

Voix et chapitres

Un livre savant rêve l'année imaginaire du collectif **Ecart**

Des chercheurs ravivent par l’almanach les archives foisonnantes du mouvement cofondé par Armleder

Irène Languin

Olivier Mosset et la direction de la Société de Banque Suisse réunis sur une même carte de vœux pour Nouvel-An: l’attelage paraît pour le moins saugrenu! En réalité, le facétieux artiste bernois, aujourd’hui installé aux États-Unis et devenu une sommité de la peinture abstraite, ne s’est nullement acoquiné avec le sévère établissement financier. Il a complété à la main un carton officiel de la banque pour l’envoyer à ses amis du collectif Ecart. La blague remonte à une quarantaine d’années.

Ce document inaugure, en date du 1^{er} janvier, les 365 pages qui composent le calendrier fictif élaboré par une équipe de chercheurs à partir des abondantes archives réunies par le groupe durant ses quatorze ans d’activité. Fondé en 1969 à Genève par John Armleder, Claude Rychner et Patrick Lucchini, ce mouvement alternatif s’inscrivait dans l’esprit des New-Yorkais de Fluxus (*lire encadré*).

Fruit de deux années de travail

Pour mitonner ce beau livre savant qu’est l’«Almanach Ecart, une archive collective 1969-2019», il aura fallu deux ans de travail, mené conjointement par la HEAD (Haute École d’art et de design) et le Mamco (Musée d’art moderne et contemporain) depuis septembre 2017. «Ces archives avaient été traitées une première fois au milieu des années 90 par Lionel Bovier et Christophe Cherix, qui en avaient fait leur sujet de mémoire», explique Elisabeth Jobin, chercheuse principale et coéditrice, avec Yann Chateigné, du présent «Almanach». Bovier et Chérix, qui se trouvent respectivement à la barre du Mamco et à la tête de la collection des arts graphiques au MoMA, à New

York, viennent de réactiver cet opus de référence paru en 1997, dans une version augmentée et traduite en anglais.

«Notre idée était de s’inscrire dans la continuité de ces recherches», poursuit Elisabeth Jobin, qui a aussi planché sur Ecart durant son cursus universitaire. Elle s’est donc plongée dans la centaine de cartons où sommeille une collection ample et anarchique de documents et d’objets domestiques, de la carte postale vintage au sachet de sucre, en passant par des dessins, de la correspondance, des factures ou des listes de courses. C’est que John Armleder et ses comparses se sont employés à absolument tout conserver, sans rien hiérarchiser. «Probablement avaient-ils conscience que ce qu’ils faisaient était important, argue celle qui est aussi collaboratrice scientifique au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne. Et ils évoluaient dans une période où l’art se dématérialise. Il tend vers le

Ecart, labo d’art

Le collectif est fondé le 19 novembre 1969 lors de l’Ecart Happening Festival, une série de performances qui se tiennent dans les caves de l’Hôtel Richemond. «Ecart est formé d’un groupe d’amis qui pratiquaient l’avi-ron, relate Elisabeth Jobin. Ils se sont mis à faire de l’art puis ont ouvert une galerie.» À l’espace d’exposition se sont ajoutées une maison d’édition, une librairie et un salon de thé. À une époque où les musées ne reconnaissent pas les nouvelles formes de l’art contemporain, l’espace devient un lieu d’échange pour les créateurs de l’avant-garde des années 70. Ecart s’est dissous en 1982. **I.L.**

concept et reste consigné dans le document.» À l’instar des performances, actions fugaces qui ne se réifient que sous la forme de partitions écrites, photos ou vidéos. «Sans compter la tendance de John à accumuler les choses, sourit-elle. Pour lui, tout fait œuvre.»

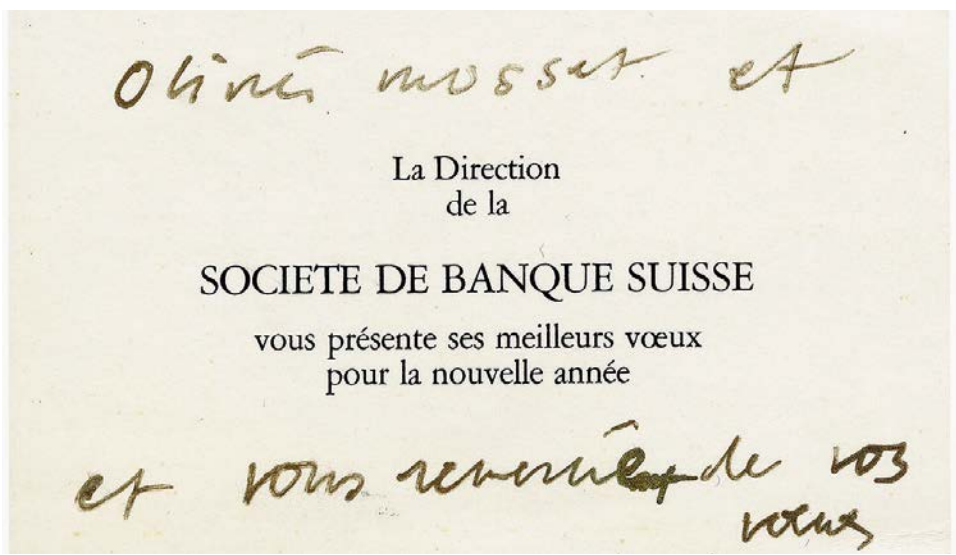
Un nouvel ordre au désordre

L’idée géniale de la bande d’explorateurs pluridisciplinaire emmenée par Elisabeth Jobin – qui compte notamment les artistes et curateurs Mathieu Copeland, Pierre Le Guillon, Émilie Parendeau et le graphiste Dan Solbach – est d’avoir choisi le format de l’almanach, lequel constitue le cahier central, bordé d’articles érudits. «On a progressé en triant par date, sans souci de l’année. On avait l’impression de trouver un nouvel ordre au désordre!»

Suivant cette règle du jeu dadaïste, le cœur de l’ouvrage crée ainsi une année imaginaire dans la vie d’Ecart, du 1^{er} janvier au 31 décembre. Les jours pour lesquels il n’existe pas d’archive portent la marque du «J» comme joker. Avec cette catégorie d’exception, les documents sont classés selon douze genres: «réseau» lorsqu’il s’agit d’échanges épistolaires avec d’autres artistes, «business» s’il est question de dépenses, ou encore «notes».

Il ressort de cette entreprise originale un passionnant portrait kaléidoscopique, graphiquement très réussi. S’y révèlent la poésie, l’humour et la complexité de ce mouvement basé à Genève, mettant en lumière les relations qu’il entretenait avec des courants artistiques cousins à travers le monde. Et l’affaire reste à suivre: des boîtes pleines continuent d’arriver des dépôts de John Armleder...

«Almanach Ecart, une archive collective 1969-2019» Une coédition HEAD et Art & Fiction Publications, en partenariat avec le Mamco. 424 p., 49 fr.



Patrick Lucchini et John Armleder jouant aux cartes dans la galerie Ecart en 1977; vœux d’Olivier Mosset, sans date; Ecart’s Postcards n° 17, Ben, «L’art, j’aime pas», 1978, Ecart Publications; Endre Tót, «Zeropost», planche de timbres postaux, 1976, Howeg Publications et Ecart Publications.

Top 5 des meilleures ventes

Livres Classement Fnac

1. **«Vaudoiseries: des mots en scène»**
Schaefer Y., Cabedita
2. **«Le consentement»**
Springora V., Grasset
3. **«My Hero Academia, 22»**
Horikoshi, Ki-Oon
4. **«Walking Dead, 33 épilogue»**
Adlard/Rathbun/Kirkman, Delcourt
5. **«Le Sorcier T1»**
Sapkowski A., Bragelonne

CD Classement EPSA

1. **«Versus/Vitaa»**
Vitaa / Slimane
2. **«Les derniers salopards»**
Maes
3. **«Thanks for the Dance»**
Leonard Cohen
4. **«Everyday Life»**
Coldplay
5. **«Brol la suite»**
Angèle



FLORIAN CELLA

Sur nos platines

Classique



Pascal Desarzens est un violoncelle indépendant au parcours atypique. Il a participé à de nombreuses aventures collectives, certaines classiques, d’autres beaucoup plus libres, explorant les passerelles avec d’autres expressions artistiques (danse, peinture, littérature, odeurs). Il a publié à compte d’auteur quelques galettes de ses propres compositions, où sa veine mélodique n’est jamais bridée par les recherches sonores. Ses récentes pièces pour violoncelle seul approfondissent son penchant introspectif et nostalgique, rappelant en plus moderne le ton grave des gambistes du XVII^e. Pascal Desarzens participe ce mois-ci à trois concerts initiés par Brigitte Baileys à Montreux, Évian et Yverdon (*melodies-passageres.ch*). **M.CH.**

«Œuvres pour violoncelle seul»
Pascal Desarzens

Chanson



Musicien rock affirmé, parolier sensible, compositeur talentueux, Cyril Mokaïesh renoue avec ses racines libanaises dans un quatrième disque solo accompli. C’est à Beyrouth que le Parisien est allé composer cet album à contrastes, des sonorités synthétiques froides à la chaleur organique des mélodies orientales. De ballades intimes en pop pêche, il est tantôt sentimental à l’évocation de ses «origines», tantôt combatif lorsque «le grand changement» fait état du mouvement de révolte au Liban. Aventureux et inspiré, bien que sa voix n’égale pas toujours son talent d’arrangeur, Cyril Mokaïesh explore avec brio les harmonies éloignées pour mieux les assembler dans une œuvre cohérente et singulière. **A.C.**

«Paris-Beyrouth»
Cyril Mokaïesh
Un plan simple

Rap



Jeune protégée de Kanye West, citée comme l’une des influences du duo français à succès PNL, la rappeuse du New Jersey 070 Shake fait évoluer son rap atmosphérique vers une électro-pop encore plus mélodieuse, à la mélancolie exacerbée et assumée. Ce qui lui va à ravir. L’artiste de 22 ans, repérée sur YouTube avec ses «freestyles» musclés et enragés, ose ici la ballade émotive sur des synthés rétro invoquant les années 80 («Guilty Conscience»), creuse les possibilités mélodiques infinies d’une voix trafiquée à l’autotune («Morrow»). Sans renier le hip-hop underground de ses débuts («Daydreamin»). Assurément, l’Américaine s’impose comme l’une des plus belles promesses de ce début de décennie. **A.C.**

«Modus Vivendi»
070 Shake
Universal Music

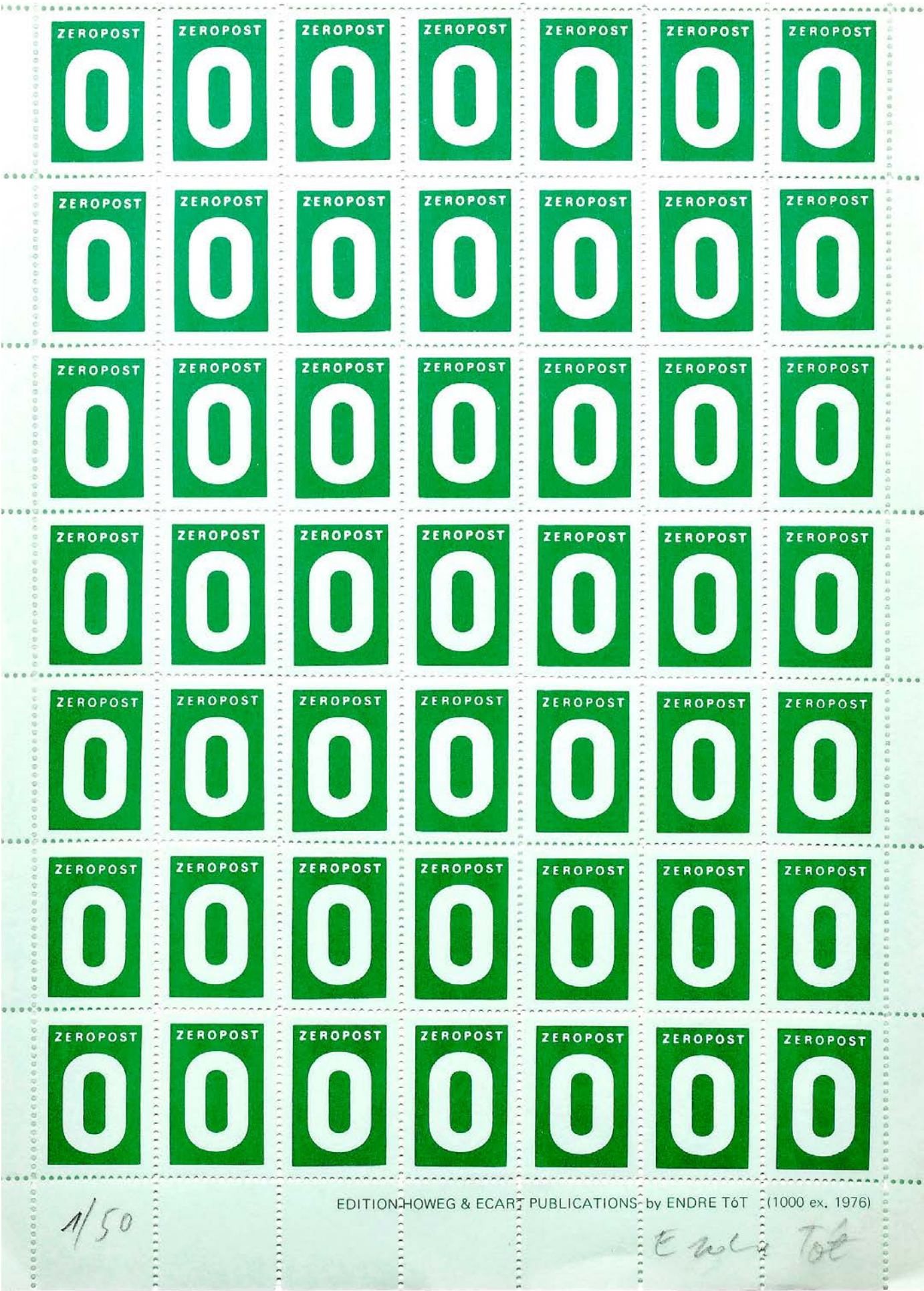
Pop



Trois années ont passé depuis l’apocalyptique «The Underside Of Power», trois années qui ont vu le groupe d’Atlanta et son charismatique chanteur Franklin James Fisher gagner rapidement en réputation, une série de concerts débordant d’une énergie presque adolescente y contribuant largement. En 2020, Algiers négocie ce passage critique du troisième album, celui qui vient juste après la reconnaissance. Les batteries synthétiques se font plus évanescences, plus «cold wave». Ensuite, d’avoir ouvert plus d’une fois pour Depeche Mode, l’influence des aînés s’en ressent («Hour Of The Furnaces»). S’il crie encore sa révolte, Algiers gagne, avec le calme, en sensualité, et en danse, ainsi de ce «Chaka» évoquant Michael Jackson. **F.G.**

«There Is No Year»
Algiers
Matador Records

Voix et chapitres



Bande dessinée

Léna? Un thriller de haut vol pour Christin et Juillard

Dix ans que Pierre Christin et André Juillard n'avaient plus donné de nouvelles de Léna. Apparue en 2006, cette jeune femme capable de mémoriser une interminable liste de noms, d'adresses et de numéros de téléphone était l'héroïne d'une intrigue mêlant espionnage, manipulation et vengeance aux grands enjeux géopolitiques du moment. Scénario subtil, dessin d'un classicisme élégant, les deux auteurs de ce thriller intimiste sur fond de terrorisme apparaissent au meilleur de leur forme dans «Le long voyage de Léna». Trois ans plus tard, ils récidivaient avec «Léna et les trois femmes», mettant en scène la montée en puissance de l'idéologie islamiste. Un nouveau must.

Amoureux de son personnage, passionné par les soubresauts et les rouages de l'actualité, Pierre Christin savait qu'il n'en avait pas fini avec Léna. «J'avais envie de revenir à cette série, car j'avais l'impression d'être resté au milieu du chemin», explique-t-il dans le dossier qui accompagne «Léna dans le brasier», troisième opus très réussi, en forme de huis clos, doublé d'une réflexion sur les nouveaux visages du terrorisme. Le hic, c'est qu'André Juillard, accaparé par le dessin de Blake et Mortimer, a longtemps dû repousser la mise en chantier de ce nouvel album. Christin, patient, a rongé son frein. «Cela m'a obligé à modifier mon scénario à plusieurs reprises, car je tenais à ce qu'il entre en résonance avec l'actualité immédiate.»

Quand il a livré la première mouture de son histoire à Juillard, Christin a vu ce dernier froncer les sourcils. En cause, une histoire jugée trop statique. «J'ai dit à Pierre que j'avais envie de scènes d'action afin que Léna utilise ses compétences physiques», raconte le dessinateur. «Il a tenu compte de mes désirs: dans l'album, Léna monte à cheval, elle pratique le ski de fond et participe à une chasse.»

Toute de noir vêtue, l'héroïne des deux auteurs joue les grandes coordinatrices dans un hôtel de luxe paumé en pleine nature, au Québec. Alors que brillent les derniers feux de l'été indien, des diplomates de différents pays s'écharpent autour d'un sujet brûlant: le Moyen-Orient. Au cours d'une conférence internationale où se joue l'avenir d'une zone située aux confins de la Turquie et de la Syrie, les échanges houleux alternent avec les pinaillages et les jeux de dupes. Supervisant l'organisation de cette conférence explosive, Léna connaît tout et tout le monde. Chargée des bons offices,



Un huis clos tout en nuances pour le troisième album de Léna. Éd. DARGAUD

elle assume surtout un rôle d'espionne de haut vol, tandis qu'une grave menace plane sur les participants. Préférant la demi-teinte aux situations paroxystiques, André Juillard dessine son héroïne avec la même délicatesse dont il faisait preuve dans «Le cahier bleu», un de ses albums majeurs. Ses encres de couleur – une merveille – mettent en valeur une mise en page ultraclassique mais jamais statique. Christin n'est pas en reste. Inspiré, tendu, son scénario offre un contrepoint à un autre huis clos entre plénipotentiaires, l'incontournable «Partie de chasse» signé avec Enki Bilal en 1983.

Sortie du brasier diplomatique dans lequel viennent de la faire rôtir ses créateurs, Léna poursuivra-t-elle sa route? Peu probable malheureusement: «Compte tenu de mon âge (81 ans), je ne lui ferai pas vivre de nouvelle aventure... Il a toujours été évident pour moi que cet album serait le dernier», affirme Christin. De son côté, même s'il aime la personnalité, la vulnérabilité et la force de Léna, Juillard ne s'imaginer pas continuer tout seul. «Je pourrais imaginer une autre histoire. Mais sans Pierre, je ne vois pas l'intérêt.»

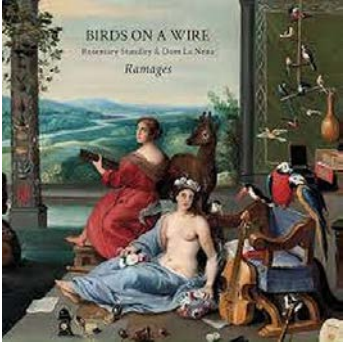
Philippe Muri

«Léna dans le brasier» Pierre Christin et André Juillard, Éd. Dargaud, 56 p.

Ballades

De si beaux ramages

«Sur la place», une fille valse, mélodie douce et discrète. La chanson appartient aux débuts de Brel, en 1953. Septante années ont passé. Rosemary Standley pour sa connue principalement par sa participation au groupe Moriarty, lui rend une nouvelle jeunesse, une nouvelle identité. Sa voix si particulière, timbre légèrement nasillard, gorge feutrée, rencontre la violoncelliste, également chanteuse, Dom La Nena. Elles ont choisi seize reprises d'Europe et d'Amérique, Nord et Sud, français, anglais, espagnol, portugais, entre autres: c'est une danse bretonne (l'hanté-dro «Duhont'ar ar Mane»), un air de Fauré («Les berceaux»), une «tonada» du Vénézuélien Simón Díaz («Tonada de luna llena»), un hymne des luttes ouvrières («Which Side Are You On?»)... Toutes amenées avec simplicité, sur des arrangements acoustiques dépouillés – harmonium, accordéon, clavecin, guitare encore.



C'est également le «Cálice» de Chico Buarque, «Wish You Were Here» de Pink Floyd. Enfin, Leonard Cohen, dont le «Birds on a Wire» a donné son nom au duo. Du poète canadien, Standley et La Nena interprètent un autre titre, «Who by Fire», une étape parmi tant d'autres de ce tour du monde en apesanteur. **F.G.**

«Ramages» Bord On A Wire: Rosemary Standley & Dom La Nena (PIAS)

Des plumes au poil

Jeunesse

Le quadra Arnaud Cathrine – une trentaine de romans et une futilité d'essais dans la lecture musicale ou le cinéma au compteur – ne prend pas une ride. Après «À la place du cœur», trilogie post-attentat 2015, cet éternel explorateur scrute l'adolescence et s'en empare avec une précision cruelle. Dans ce journal intime, le revoilà qui chavire entre écritures et typographies dans la plus stricte impudeur. Bien qu'agaçant, le procédé emporte dans son maelström de langues mêlées et mots salivés. Vince s'amourache d'Octave «atrocement à son goût». Choc, c'est aussi son meilleur ami. De détails crus en cris graveleux, mails et autres prosodies, ces amours singulières arrachent. **cle**

«Romance» Arnaud Cathrine Éd. Robert Laffont, 294 p.

Essai

En 2007, avec «D'Algérie» réédité en version augmentée, Morvandiau rompt avec son style pour enquêter sur ses racines pieds-noirs, tout en restant fidèle à son système de cases hybrides en noir et blanc. Deux ans plus tôt, le Rennais encaissait une double fatalité, la naissance d'un fils trisomique et l'agonie de sa mère frappée par une tumeur. Il a fallu digérer. L'humour lui sert parfois de distance, l'ironie du moins, qui relativise la banalité des condoléances, la bêtise face à la différence. Le trait garde une intensité rageuse, une densité explosive. Morvandiau rappelle avoir choisi ce pseudo non par amour du Morvan, mais pour saluer les vrilles satiriques de Blier dans «Buffet froid». **cle**

«Le taureau par les cornes» Morvandiau Éd. L'Association, 152 p.

Biographie

Mort depuis six ans, Cavanna rugit encore. Voir ces beaux restes, «Crève, Ducon!», où il éructe une solide dérision. Sans plus craindre les pelles procédurières, le cofondateur de «Hara-Kiri» et «Charlie Hebdo» explique vouloir par cet ultime acte littéraire «entrer dans la mort les yeux ouverts». La nostalgie arrondit les perfidies, le vieillard pétulant se souvient des temps héroïques, les bavardages spirituels avec Nougaro, les pitreries glorieuses avec les Wolinski, Choron et autres copains d'abord. Les larmes giclent aussi, à la perspective de quitter l'amour de «la petite Virginie», ultime étincelle de sa jeunesse gaillarde que le Rital couvait avec une passion féroce, possessive. **cle**

«Crève, Ducon!» François Cavanna Éd. Gallimard, 232 p.

BD

Pas évident de cohabiter avec un superhéros. C'est pourtant ce qui arrive à José Ramón, un étudiant en droit qui bâche ses examens d'arrache-pied. Par hasard, le jeune timide découvre que son voisin de palier, journaliste au «Cosmos», n'est autre que Titan, un justicier masqué tout de rouge vêtu... De la BD hollywoodienne? Pas du tout: le scénariste Santiago García et le dessinateur Pepo Pérez sont Espagnols. Loin des scènes de baston et des affrontements homériques à l'américaine, les auteurs du «Voisin» proposent un récit au long cours qui tient tout à la fois de la comédie de mœurs et de la comédie sentimentale, avec un zeste de superhéroïsme pour pimenter la sauce. Un mélange savoureux, adapté sur Netflix. **PH.M.**

«Le voisin» S. Garcia et Pepo Pérez Éd. Dargaud, 216 p.